

Développement.

Aussitôt que l'aurore a annoncé la fête du Roi du monde, les maisons se couvrent de tapisseries de laine et de soie, les rues se jonchent de fleurs, et les cloches appellent au temple la troupe des fidèles. Le signal est donné; tout s'ébranle, et la pompe commence à défilier.

On voit paraître d'abord les corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées de l'image des protecteurs de leurs tribus, et quelquefois des reliques de ces hommes qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être adorés des rois par leurs vertus; sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre.

Après ces groupes populaires, on voit s'élever l'étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents s'avance sur deux files une longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfants du torrent et du rocher, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces solitaires; quelquefois des prélats, revêtus de la pourpre romaine, prolongent encore la chaîne religieuse. Enfin, le pontife de la fête apparaît seul dans le lointain: ses mains soutiennent la radieuse Eucharistie, qui se montre sous un dais à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous une nuage d'or, au bout d'une avenue illuminée de ses feux.

Cependant des groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession: les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres les vases des parfums.

Au signal répété par le maître des pompes, les choristes se retournent vers l'image du soleil éternel, et font voler des roses effeuillées sur son passage. Des lévites, en tuniques blanches, balancent l'encensoir devant le Très-Haut. Alors des chants s'élèvent le long des lignes saintes: le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple. Par intervalles, les voix et les instruments se taisent, et un silence aussi majestueux celui que des grandes mers dans un jour de calme, règne parmi cette multitude recueillie: on n'entend que plus ses pas mesurés sur les pavés retentissants.

Mais où va-t-il, ce Dieu redoutable dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté? Il va se reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillages, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocents et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfants, le précédent; les juges, les guerriers, les potentats le suivent. Il marche entre la simplicité et la grandeur, comme, en ce mois qu'il a choisi pour sa fête, il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et celle des foudres.

Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitants dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie: le nouveau-né tend les bras au Jésus de la montagne, et le vieillard, penché vers la tombe, se sent tout à coup délivré de ses craintes; il ne sait quelle assurance de vie le remplit de joie à la vue du Dieu vivant.

CHATEAUBRIAND.

—Extrait du *Journal des Instituteurs.*

VARIETES.

La lecture en famille.

CAUSERIE POUR LES PARENTS, QUI N'EST PAS INTERDITE AUX ENFANTS.

Nos pères avaient une coutume, qui était bonne et qui de plus était charmante. Cette coutume était si bonne qu'elle n'a pas pu se perdre complètement. Elle est encore en honneur dans bon nombre d'anciennes familles; mais ce n'est point assez: il faudrait, il faut qu'elle redevienne générale.

Le soir venu, les travaux de la journée accomplis, la famille se réunissait autour d'une grande table: le père au centre, la mère en face du père, l'aïeule au coin de la grande cheminée ou du poêle, les enfants groupés ou rangés, soit à droite, soit à gauche. Chacun avait apporté

les instruments nécessaires à l'un de ces petits travaux manuels qui laissent toute liberté à l'esprit;—les plus petits plaçaient devant eux un de ces jouets qui n'exigent pas le tapage, qui permettent le silence et l'attention. La présence de la poupée n'était pas interdite. La poupée est de la maison; dès qu'elle promet d'être bien sage, elle a de droit sa place dans les réunions de la famille. Je me rappelle que chez la vieille grand'mère d'un de mes amis où j'ai passé d'heureux jours de vacances, les choses s'arrangeaient ainsi; les domestiques eux-mêmes, ceux du moins que leur service n'appelait point ailleurs, entraient à leur tour et se casaient derrière leurs petits maîtres. C'était un bon temps que celui où le serviteur, souvent né dans la maison, faisait partie intégrante de la famille. La vieille Rose faisait tourner son fuseau; on eût dit une bonne vieille fée de campagne. La petite Jeannette tricotait des bas chauds pour sa sœur Louise. Turc lui-même, un chien considérable, très-sensé, très-grave, très-attentif, prenait sa place en face de la grand-maman, au coin de la vaste cheminée et de là écoutait tout.

Une grande lampe éclairait le milieu et les alentours de la table. Un abat-jour ramenait à chacun ce qu'il lui fallait de lumière. Quelques livres attendaient au centre du grand tapis. M. X ouvrait l'un de ses livres.

“Mes enfants disait-il, vous n'avez pas oublié ce que nous avons lu hier.” En quelques mots il rappelait sommairement le chapitre lu la veille,—et alors la lecture commençait: *La lecture en commun.*

Cette lecture ne prenait qu'une heure. Nous étions de douze à quinze à l'entendre. Si nous eussions fait chacun de notre côté et solitairement cette même lecture, c'eût été douze ou quinze heures éparpillées, éparpillées, perdues pour le centre commun; faite à haute voix, elle était tout profit et pour l'individu et pour l'ensemble.

De temps en temps une voix s'élevait, celle de l'aïeule, celle du père ou de la mère, pour ajouter au passage ou important, ou difficile, ou incomplet, quelque utile ou agréable commentaire, pour provoquer de la part de l'enfant la question qu'il n'eût pas songé à faire, et pour y répondre quand il l'avait faite.

C'était une joie désirée et attendue de tous que cette heure de lecture à haute voix. En être privé était la plus grosse des punitions.

Si je ne craignais pas de faire un paradoxe au profit de la lecture en commun, je dirais qu'elle décevait la valeur des livres qui en faisaient l'objet; ce qu'elle décevait à coup sûr, c'était les fruits de la lecture même, pour tous ses auditeurs.

Le livre au lieu d'être un ami solitaire et secret, devenait tout du suite l'ami avoué de tous. Ce qu'il avait appris de bon à chacun, constituait sur l'heure comme une propriété commune. Par lui l'union se faisait plus intime dans les esprits, et ajoutait ainsi à celle des cœurs. A côté des sentiments se groupaient des idées. On n'aurait peut-être été d'accord que sur des points généraux, on en arrivait à penser ensemble sur des points déterminés. Cela resserrait le lien des âmes. L'auditoire bientôt faisait faisceru.

La conversation cessait d'être oiseuse; on avait un sujet; on avait, ce qui manque souvent dans les familles les plus unies, quelque chose de bon ou tout au moins d'agréable à se dire en dehors des menus propos quotidiens.

Le livre était-il grave? On s'élevait ensemble jusqu'à sa hauteur. Était-il touchant? On s'émuait tous ensemble de la même émotion. Était-il gai? La gaieté devenait générale. Si parfois il y avait choc, dissonance, diversité dans les appréciations, on savait pourquoi, on s'expliquait, et bientôt l'accord revenait. Chacun montrait à quel genre de beauté il était surtout sensible. On